



Revue de
presse

 Opéra
de-
fribourg

Production
2016-2017

ORLANDO PALADINO

Joseph Haydn

Direction musicale **Laurent GENDRE**
Mise en scène **Cédric DORIER**

Opéra de Fribourg

Opéra de Lausanne

C02 Bulle

Orlando Paladino de Joseph Haydn (1782)

Mot du metteur en scène

Par-delà l'indéniable aspect lumineux de l'*Orlando Paladino* de Haydn, ce qui m'a interpellé dès l'abord à l'écoute de la musique et du livret, ce sont les contrastes de l'œuvre - admirablement servis par la partition - l'étonnante juxtaposition des genres, du drame épique et moyenâgeux à la comédie romantique et de la pastorale baroque au divertissement héroï-comique en passant par ce qui m'est apparu comme une sorte de vaudeville avant l'heure.

À ces différents genres correspondent des types de rôles quasi archétypiques qui s'avèrent, par leurs contrastes, d'une grande théâtralité. C'est ainsi que vont se côtoyer un Rodomonte de l'âge baroque, dont le nom même - rodomontade - est devenu synonyme de vantardise insolente et ridicule, deux couples de maîtres et valets dans un parallélisme très shakespearien : les maîtres, Angelica et Medoro, qui semblent issus d'une pastorale baroque et que je vois, moi, préfigurer l'égoïsme des couples modernes, et les domestiques Eurilla et Pasquale, qui ont pour rôle - typique de la comédie - de faire contrepoint dans les moments de trop grande tension dramatique par la sensualité vive et espiègle de l'une et la pétulance populaire de l'autre. Il y a aussi la magicienne Alcina, représentant la catégorie du Merveilleux qui fait partie du monde populaire du XVIII^e siècle, Caronte (Charon), le passeur des Enfers qui vient tout droit de la mythologie et enfin le fameux Orlando qui semble directement sorti du mouvement artistique du Sturm und Drang (« Orage et Passion ») qui s'impose sur le plan littéraire et culmine dans les années 1770-72. Tous ces personnages forment un tout contrasté mais cohérent qui tire son origine du grand œuvre de l'Arioste.

Orlando est le seul personnage véritablement tragique de l'histoire. Par sa violence et la fougue désespérée de son amour pour Angelica, il dérange. Figure anticonformiste qui se situe à rebours de la société dans ses idées, ses croyances, ses modèles et ses sentiments, il va être mis hors d'état de nuire. Pour lui faire oublier son amour non partagé pour Angelica, on va essayer toutes sortes de traitements sur Orlando et finalement, on lui fait subir ce qui ressemble bien à une « lobotomie ». La légèreté du texte et de la musique dans un happy-end qui m'apparaît un peu forcé, m'encouragent à penser que le regard de Haydn pourrait être critique. Que fait-on des gens qui n'entrent pas dans le moule ? Il y a là un questionnement qui m'intéresse beaucoup aujourd'hui par rapport à l'altérité, la différence. Loin de condamner Orlando, je me suis donc attaché à révéler la grandeur tragique de sa solitude.

Du côté scénographique, en s'inspirant de l'iconographie médiévale, mais sans vouloir aucunement faire de la reconstitution, en cherchant plutôt à travailler sur l'idée du jeu de cubes, il s'agissait d'inscrire l'action dramatique dans un lieu unique mais transformable, dynamique et poétique, un lieu susceptible de faire apparaître plusieurs niveaux de lecture et de nous permettre de voyager dans les multiples espaces que suggèrent l'action dramatique : campagne, tour médiévale, chambre de château, falaise, grotte et même le Léthé, fleuve des Enfers.

C'est avec l'enthousiasme du défi à relever que je me suis emparé de l'œuvre, dans mon désir d'assumer cette belle variété de personnages et d'en chercher la vérité. Servir jusqu'au bout l'action dramatique, lui trouver un cadre dans lequel elle pourra s'exprimer dans ses multiples rebondissements, raconter l'histoire dans ce qu'elle a de plus concret et de merveilleux à la fois, susciter l'étonnement, la surprise, retrouver la naïveté du regard de l'enfance, donner à entendre et à voir dans une forme atemporelle, à la fois ludique et concrète, l'*Orlando Paladino* de Haydn, ce grand divertissement de cour créé au château d'Esterháza le 6 décembre 1782 pour souligner la Saint-Nicolas, tels ont été mes moteurs tout au long de cette création.

Cédric DORIER

décembre 2016

***Orlando Paladino* by Joseph Haydn (1782)**

A note from the stage director

Over and above the radiant quality of Haydn's *Orlando Paladino*, which struck me the moment I first heard the music and the libretto, it is the contrasts within this work – so admirably served by the score – that I find so exciting, the surprising juxtaposition of the genres it embraces, starting with epic, medieval drama, moving through romantic comedy and baroque pastoral to a final «dramma eroico-comico», involving what seems to me almost a “vaudeville” long before its time.

These different genres are embodied by various characters, each in a quasi-archetypical role, creating contrasts that have great theatrical impact. We have Rodomonte, a typical figure of the pompous baroque, insolent, ridiculous and boastful, from whose name the term «rodomontade» derives. Then there are two pairs of masters and servants on two different social strata, highly reminiscent of some of Shakespeare's plays: the two masters, Angelica and Medoro, appear to have stepped straight out of a pastoral, although I think of them as early examples of the egocentricity of modern couples, while Eurilla and Pasquale, the domestics, act as a counterpoint and comic relief (so typical of comedies) in moments of extreme dramatic tension, one through her vivacious sensuality, the other through his engaging exuberance. For good measure we have Alcina, the sorceress, representing the realm of Magic, which was an intrinsic part of popular belief in the 18th century; Charon, the ferryman across the river Hades, a figure from Greek mythology, and finally Orlando, unhinged with love, a male hero typical of the Sturm und Drang movement that dominated literary sensibility in Germany during Haydn's lifetime, peaking in 1770-72. These characters live out a story based on Ariosto's epic poem *Orlando furioso*, which despite its many contrasts has its own internal coherence.

Orlando is the only truly tragic character of the story. His deranged violence, incited by his passionate love for Angelica, is disturbing, unsettling. He upsets the conventions of society with his passion, his beliefs, his way of thinking and acting and his emotions, so he needs to be stopped in his tracks and cured for the greater good. All sorts of treatments are administered to him to make him forget his unrequited love and, in the end, he is forced to submit to something resembling a lobotomy. The very lightness of the text and the charming music that accompany this happy end, which I cannot help feeling is somewhat forced, lead me to speculate whether Haydn might be gently introducing a hint of criticism here. What happens to people who don't fit the mould? This is an issue that I find very relevant in our modern era, in the context of «otherness» and «diversity». Far from condemning Orlando, I feel driven to explore the tragic greatness of his solitude.

The staging is inspired by medieval iconography, but rather than opt for a historical reconstruction we made use of a set of building blocks. The central idea was to embed the dramatic action in a single location which can be easily transformed and is dynamic and poetic, a location that can be seen and interpreted on many different levels so as to allow the spectator to travel through the different spaces the storyline suggests: the countryside, a medieval tower, a room in a castle, a cliff, a cave and even Lethe, one of the rivers of the underworld.

I embraced this work with the enthusiasm that such a challenge inspires, wanting to give life to the wondrous cast of characters in this work, and to get at the truth behind them, in order to let the dramatic action unfold its twists and turns. And of course to tell the story with its narrative and magical details, to conjure astonishment and surprise. I want people to re-gain the innocent gaze of childhood to experience this opera, which Haydn created as the central piece of courtly entertainment for celebrating the feast of St. Nicolas at Esterháza Castle on 6th December 1782. What I set out to do with this production was to present this work outside of any temporal confines, at once playful and yet intensely palpable.

Cédric DORIER

December 2016

A FRIBOURG, ORLANDO PALADINO BRILLANT D'HUMOUR

Le 31 décembre 2016 / Jacques Schmitt
La Scène / Opéra

Sans les moyens des grandes maisons d'opéra, l'Opéra de Fribourg avec son unique production annuelle prouve sa capacité d'enthousiasmer le public (et le critique) dans **un Orlando Paladino de Joseph Haydn réussi grâce à une mise en scène enjouée, une remarquable direction d'acteurs et une distribution vocale de haut vol.**

Depuis des mois Alexandre Emery, le directeur général de l'Opéra de Fribourg, tentait de communiquer son enthousiasme pour l'*Orlando Paladino* de Joseph Haydn qu'il avait en projet de monter pour son unique opéra de saison. Certes, tous connaissent Haydn, le « copain » de Mozart, ses quatuors dont tous parlent et que peu ont eu la patience d'écouter dans l'intégralité, ses plus de cent symphonies et sa quinzaine d'opéras dont plus d'une dizaine ne sont jamais joués, etc., etc. Quand bien même la musique de chambre du compositeur autrichien est incontournable, ses opéras ont perdu de popularité. Il faut dire que Joseph Haydn n'est pas Wolfgang Amadeus Mozart et Nunziato Porta n'est pas Lorenzo Da Ponte. Ainsi, comme souvent, on se rend à l'opéra avec des idées préconçues sur les œuvres et des à priori sur les spectacles qu'on est appelés à voir. Et à critiquer. Alors, avouons-le, c'est chargé de ces préjugés, et avec une totale impréparation que votre serviteur assiste à ce spectacle.

Après une ouverture qui semble n'en plus finir à force de reprise du thème original, le rideau se lève sur une scène au décor (Adrien Moretti) de cubes et d'escaliers de bois brut devant lesquels se profile une petite passerelle enjambant un ruisseau fictif. Entrent un ouvrier et son assistante poussant une brouette. Casqués de jaune, blouses blanches et bottes de caoutchouc, la voilà qui s'affaire autour de la passerelle en lui ajoutant quelques marches et entonnant un *Il lavorar l'è pur la brutta cosa* rageux, un air se lamentant (déjà) sur le travail et ses fatigues. L'aria est enlevé par une Marie Lys (Eurilla) pétillante à souhaits et vocalement bien assurée. D'emblée on est conquis par cette fougue, cette assise vocale, cette fraîcheur interprétative sans qu'on saisisse vraiment tout le sens de cette scène. Puis jugé sur un étrange tricycle décoré en cheval avec sur le côté, une valise d'où sortent des épées, des coupe-choux, des lances et des hallebardes, débarque le terrifiant Rodomonte, défenseur de la reine Angelica contre la jalousie maladive d'Orlando. Ces excès scéniques nous font peu à peu entrer dans la comédie burlesque, dans une histoire qui se situerait à l'orée de *Don Giovanni* et de *Così fan Tutte* avec des amours contrariées et des personnages caricaturaux de la plus belle espèce.



Le Don Giovanni-Orlando de Haydn, contrairement à celui de Mozart n'attire pas la sympathie. Mais comme chez Mozart, ce méchant a son serviteur. Ici, le Leporello se nomme Pasquale. Et dans cette production, le ténor portugais Alberto Sousa (Pasquale) embarque le public avec un personnage désopilant qu'il campe à la perfection. Sur scène, rien ne l'arrête. Habité par le comique, par le burlesque, chanter semble être néanmoins sa deuxième nature. Précis, expressif, sa parfaite diction ajoute à la drôlerie du jeu de scène. Son air de bravoure *Ecco il mio trillo* est impressionnant de décontraction et d'humour facétieux.

Plus le spectacle avance, plus on se prend au jeu. **Le vaudois Cédric Dorier, en excellent metteur en scène utilise ses chanteurs pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'il voudrait qu'ils soient. Une intelligence du spectacle qu'il domine avec chaque protagoniste.** Ainsi le couple Eurilla et Pasquale sont tous deux dans l'énergie débordante alors qu'Angelica et Medoro restent dans l'expression romantique.

Vocalemment la distribution fribourgeoise est jubilatoire. Si la soprano calabraise Rosaria Angotti (Angelica) débute la soirée avec une certaine timidité qu'on peut attribuer au trac naturel de la première, elle améliore sa performance au fur et à mesure qu'avance le spectacle. Quoique un peu empruntée dans les vocalises, elle démontre néanmoins une maîtrise agréable du legato et une admirable unité vocale sur tout le spectre de colorature. A lui donner la réplique, le ténor Christos Kechris (Medoro) s'avère un chanteur aux accents mozartiens délectables et dont le legato s'affirme merveilleusement dans son air *Dite che un infelice*.

Remarquablement sculpturale, superbement maquillée, débordante de paillettes, habillée d'une robe argentée moulante, magnifique, la fée Heloise Mas (Alcina) surgit soudain volant dans les cintres du théâtre. En totale décontraction, épousant avec humour la musique et le vol, montant au faîte du théâtre avec les aigus puis subitement descendant presque jusqu'au plateau avec les notes graves de son air *Ad un guardo, un cenno solo*, la mezzo française impose une voix puissante et bien timbrée à un personnage admirablement caractérisé.



Bémol de cette distribution, le rôle-titre. Le ténor argentin Carlos Natale (Orlando) souffre d'un placement de la voix qui, tout en ayant une puissance vocale adéquate, a la fâcheuse tendance à une émission nasale. Un problème qu'on tente d'oublier dans **la touchante scène finale où, après la très belle interprétation de l'air de Caronte (René Perler), la lente agonie et la mort (et la résurrection !) d'Orlando traitée comme une Piétà de Michel-Ange signe un tableau final émouvant d'une production lyrique très réussie.**

Outre le judicieux choix de la distribution vocale, il faut féliciter l'Opéra de Fribourg d'avoir su s'accompagner de personnes rompues aux arcanes du théâtre lyrique avec avec un grand costumier (Agostino Cavalca) et un magicien des lumières (Christophe Forey).

Dans la fosse, Laurent gendre dirige un Orchestre de Chambre Fribourgeois qu'on aurait aimé moins terne, moins sec, soit un peu plus musical.

Fribourg, Théâtre de L'Equilibre, 29-12-16 au 15-01-17.
Bulle, CO2, 22-01-17.
Opéra de Lausanne, 17 & 19-02-17.

Joseph Haydn (1732-1809) : Orlando Paladino, drame éroïco-comique en trois actes sur un livret de Nunziato Porta d'après le poème épique Orlando Furioso de Ludovico Ariosto.

Mise en scène : Cédric Dorier assisté de Anne Ottiger. Décors : Adrien Moretti. Costumes : Agostino Cavalca. Lumières : Christophe Forey. Avec : Carlos Natale, Orlando ; Rosaria Angotti, Angelica ; Alberto Sousa, Pasquale ; Christos Kechris, Medoro ; Anas Séguin, Rodomonte ; Héloïse Mas, Alcina ; Marie Lys, Eurilla ; René Perler, Licone/Caronte. Orchestre de Chambre Fribourgeois, direction musicale : Laurent Gendre.

Crédits photographiques : © Alain Wicht



Sublime mélange des contrastes

En cette fin d'année, l'Opéra de Fribourg présente *Orlando Paladino* de Haydn, un opéra à la densité remarquable et à l'interprétation convaincante.

SIMON ROSSIER

SALLE ÉQUILIBRE. Apparitions soudaines, cris d'horreur, puis de joie, silences subitement hésitants, passages instantanés du tragique au comique... et ce ne sont que des aperçus de l'effervescence époustouflante de l'*Orlando Paladino* joué, en cette fin d'année à Equilibre, par l'Opéra de Fribourg.

S'inspirant du *Roland furieux* de l'Arioste, l'opéra raconte comment, grâce au truchement de la magicienne Alcina, le chevalier Orlando oublie son amour pour Angelica, source de sa fureur, pour la laisser en paix avec son amant Medoro.

CRITIQUE Avec la belle direction musicale de Laurent Gendre, la prestation dramatique soignée des chanteurs et la mise en scène ingénieuse et ludique de Cédric Dorier, la représentation fait honneur à la pétulance de l'œuvre aussi bien qu'à sa complexité.

Qualité des voix

De manière générale, la finesse et la subtilité de la musique de Haydn sont bien rendues par l'orchestre et les chanteurs, qui s'appliquent dans les nuances, les ralentis, et leurs entrées communes. Même si quelques décalages se font parfois entendre, les chanteurs font preuve d'harmonie avec l'orchestre, agile dans toutes les palettes sonores.

Concernant les voix, on soulignera notamment celle de la servante Eurilla, jouée par Marie Lys, et celle d'Orlando, interprété par Carlos Natale, d'une luminosité et d'une justesse éclatantes dans les aigus.



La mise en scène de Cédric Dorier situe l'opéra dans un univers proche des jeux pour enfants. A. WICHT/OPÉRA DE FRIBOURG

Par ailleurs, la vivacité du spectacle doit beaucoup au talent dramatique des chanteurs, qui s'appliquent en gestes et en mimiques avec aisance. Ainsi, Orlando, dès son entrée, impose sa puissance tragique dans une atmosphère jusqu'alors plutôt légère.

De son côté, le «farcesque» écuyer Pasquale, alias Alberto Sousa, captive par sa gaieté naturelle et la souplesse maîtrisée de son chant, comme dans l'air

croustillant de l'acte II. Il propose alors à l'orchestre des indications musicales (andantino, staccato), jouées directement pour rythmer son badinage amoureux avec sa bien-aimée Eurilla.

Émerveiller et interroger

La mise en scène de Cédric Dorier situe l'opéra dans un univers proche des jeux pour enfants. À la façon de figurines, les personnages revêtent des costumes d'époques diffé-

rentes (le roi Rodomonte est en armure, alors que la princesse Angelica porte une robe du XIX^e siècle).

Le décor représente un château de cubes en bois, comme des plots. Il se révèle peu à peu truffé de trappes, de portes secrètes, ce qui ne manque pas d'étonner le spectateur. De même, un système de poulies, à l'imitation des machines de l'opéra du XVIII^e siècle, est utilisé pour faire voler la magicienne dans les airs et faire ap-

paraître rapidement des monstres.

Dès lors, même si la mise en scène semble plus fantaisiste que significative, elle a néanmoins l'avantage de privilégier un traitement visuel ludique, qui séduit par ses effets de surprise.

Lors de la scène finale, alors que tout le monde célèbre l'amour d'Angelica et Medoro, Orlando reste seul, immobile, la magicienne Alcina ayant mobilisé ses pouvoirs pour qu'il

ne se souvienne même plus de son amour. Mais une telle résolution du mal d'amour est-elle si enviable? Habile façon pour l'opéra de prendre congé de son public en l'invitant à réfléchir sur la place donnée dans la société aux minorités et aux personnes différentes. ■

Fribourg, salle Equilibre, jusqu'au 15 janvier. La Tour-de-Trême, salle CO2, dimanche 22 janvier, 17 h

7

La Gruyère / Samedi 21 janvier 2017 / www.lagruyere.ch

Opéra jubilatoire et rare de Haydn

SALLE CO2. C'est à un moment unique que convie l'Opéra de Fribourg, demain à la salle CO2, tant la partition de Joseph Haydn *Orlando Paladino* est rarement jouée. Tiré du *Roland furieux*, poème épique du poète italien de la Renaissance l'Arioste, l'opéra est sous-titré «drame héroïco-comique». Tout est dans ce libellé.

Car Joseph Haydn, s'amusant à parodier ce poème chevaleresque du XVI^e siècle, frise en permanence l'absurde pour conter les aventures rocambolesques du paladin Orlando (Carlos Natale), amoureux fou de la reine Angelica (Rosaria Angotti) qu'il poursuit de ses foudres afin de détruire l'idylle qu'elle a nouée avec son amant Medoro (Christos Kechris).

Oui, il y a du drame dans cet amour «don quichottesque», éperdu et violent, mais condamné. Il y a même une part d'héroïsme dans la pureté destructrice de tels sentiments, et même (un peu) dans la fuite résolue des amants, voire dans les bravades ridicules du roi de Barbarie Rodomonte (Anas Sequin).

Le chat et la souris

Mais il y a surtout une jouissive veine comique dans ce jeu du chat et de la souris autour de cet élégant décor à

surprises. Un siècle avant l'heure (l'opéra a été créé en 1782), Haydn monte un vrai vaudeville, avec courses-poursuites, portes qui claquent et amant dans le placard.

Le duo de valets Eurilla (Marie Lys) et Pasquale (Alberto Sousa), hardis à souhait, est à peine plus ridicule que celui de leurs maîtres, ballottés entre amour niais et couardise, mais que l'intervention bienvenue de la magicienne Alcina (impressionnante Héloïse Mas) sauvera du désastre. Dans la mise en scène délurée et pleinement assumée de Cédric Dorier, assisté de la Bulloise Anne Ottiger, *Orlando Paladino* offre un plaisant cocktail tragi-comique.

Car, malgré l'incongruité de l'intrigue, assez légère au demeurant, l'ensemble tient solidement grâce aux voix magnifiques des chanteurs, qui passent avec assurance et sensibilité du rire aux larmes, des joies de l'amour aux tracas de l'âme. A noter aussi la belle prestation du Fribourgeois René Perler dans l'air poignant de Caronte. L'Orchestre de chambre fribourgeois est, lui, dirigé par Laurent Gendre. JnG

La Tour-de-Trême,
salle CO2,
dimanche 22 janvier, 17 h



ALAIN WICHT

Eurilla (Marie Lys) et Pasquale (Alberto Sousa) dans «Orlando Paladino» de Haydn, produit par l'Opéra de Fribourg.

Lyrique

Un «Orlando» foisonnant et beau

La production fribourgeoise de l'opéra de Haydn tient ses promesses: si la partition garde le public en haleine de bout en bout, elle galvanise tout autant le corps des chanteurs, en plaisir et en tensions: joueuses, alanguies, extraverties, toujours musicales. Les interprètes suivent en effet à la perfection leurs lignes ou leurs acrobaties vocales tout en maintenant à vif les jeux et enjeux de leurs interactions théâtrales. Le décor, mis en relief par les effets d'éclairage, se décline en éléments ingénieux qui ne cessent de se réinventer et d'offrir trappes et surprises.

Croqués avec appétit, dans leurs costumes aussi expressifs que ludiques, les protagonistes de cet *Orlando* allient le charme, la profondeur et la gouaille de protagonistes mozartiens. Avec la découverte musicale en plus. Cet opéra rythmé et populaire est à savourer à tout âge. Avec l'Orchestre de chambre fribourgeois, sous la direction de Laurent Gendre, et dans la mise en scène aboutie de Cédric Dorier. ■ **DOMINIQUE ROSSET**

Fribourg, Théâtre Equilibre. Ve 13 janvier, 19 h 30. Di 15, 17 h.
 Bulle, CO2. Di 22 janvier, 17 h.
 Lausanne, Opéra. Ve 17 février, 20 h. Di 19, 15 h.



«Orlando», un amour fou et déraisonné

Rarement monté, «Orlando Paladino» de Haydn est donné dans **une mise en scène précise et animée de Cédric Dorier** et servi par une équipe de jeunes chanteurs homogène à Fribourg. Le spectacle sera présenté à la mi-février à Lausanne

[Julian Sykes](#) **Publié dimanche 8 janvier 2017 à 20:32**

On ne badine pas avec la folie amoureuse. Tel pourrait être le sous-titre de l'opéra *Orlando Paladino* de Haydn donné ces jours-ci au théâtre Equilibre de Fribourg. On y voit un chevalier ivre de jalousie à l'idée que celle qu'il rêverait d'épouser, une jeune reine coquette et narcissique, s'adonne aux joies de l'amour dans les bras d'un autre homme. Sa folie va jusqu'à nécessiter un traitement de choc (une magicienne l'envoie aux portes de l'Enfer et fait en sorte qu'il soit plongé dans un sommeil profond) pour qu'il oublie sa passion et revienne à la raison.

Du comique, du sérieux, des scènes pastorales, un ton plus tragique: *Orlando Paladino* est ce «drame héroïco-comique» adapté du grand poème épique *Roland furieux* de l'Arioste. On y trouve une galerie de personnages (ou «caractères») bien typés, parfois à la limite de la caricature. L'écriture très ouvragée de Haydn dépeint avec finesse leur psychologie, même si l'on reste un peu en deçà de l'urgence dramatique dans les plus grands opéras de Mozart où l'on est emporté de la première à la dernière note.

Simple, mais ingénieux

Et pourtant, le spectacle de l'Opéra de Fribourg est de grande qualité. Dans un décor relativement simple mais très bien conçu, les personnages évoluent avec aisance. La scénographie (signée Adrien Moretti) repose sur un jeu de cubes qui symbolisent un petit château (avec une chambre au premier étage), une tour et une passerelle qui surplombe un ruisseau. On se dit d'abord que c'est un peu sommaire, or le dispositif est plus ingénieux qu'il n'en a l'air, pourvu d'éléments mobiles. Les costumes pimpants et très imaginatifs d'Agostino Cavalca apportent une touche de fantaisie au spectacle. Les éclairages finement réglés reflètent les états d'âme des protagonistes, jusqu'à un superbe effet de contre-jour vers la fin de l'opéra.

Venu du monde du théâtre mais formé aussi à l'opéra (il a été l'assistant de Patrice Caurier et Moshe Leiser), le metteur en scène vaudois Cédric Dorier mène une direction d'acteurs précise et soignée. Il met en lumière l'érotisme sous-jacent dans le livret, avec plusieurs scènes qui se passent dans un lit.

Autant le couple Angelica-Medoro se cache derrière les rideaux pour faire l'amour, autant le couple de rang inférieur, Eurilla-Pasquale, s'adonne à ses ébats à la vue de tous, jouant au maître et à la maîtresse! Mais Cédric Dorier creuse aussi les tiraillements du cœur. On voit ainsi la jeune reine Angelica se morfondre (de manière un peu ridicule) en l'absence de son bien-aimé Medoro qu'elle croit mort. On assiste surtout à la lente déchéance (ou décomposition) d'Orlando qui se retrouve isolé dans sa jalousie malade.

Une mort symbolique

Car si l'histoire paraît légère a priori, Orlando est en réalité une figure tragique. Lorsque celui-ci découvre un tag avec les initiales de sa bien-aimée Angelica et de l'amant Medoro, il en devient fou! Peu à peu, le chevalier va être marginalisé. Il est le jouet des pouvoirs d'Alcina, magicienne qui lui en fait voir de toutes les couleurs avec des visions de monstres à plusieurs têtes! Et puis il va être précipité sur les rives du fleuve Léthé. Alcina demande à Caronte, le passeur des enfers, de lui humecter le front avec quelques gouttes du fleuve pour qu'il oublie sa passion amoureuse. C'est donc une mort symbolique, comme s'il devait renaître à lui-même.

L'une des belles scènes, d'ailleurs, est celle où Caronte (chanté par René Perler) console Orlando et lui pose la main sur le cœur, dans un tableau pictural digne d'une *pietà* de la Renaissance. La voix d'Orlando murmure alors: «Mes pensées, où sont-elles? C'est le royaume du silence.» On ressent la fragilité d'Orlando, presque d'humilié d'avoir aimé avec tant de passion. Son état hébété contraste avec l'humeur joyeuse des autres protagonistes lors d'un happy end de circonstance, bouclé en deux minutes, où toutes les tensions sont dissoutes et où l'on souffle une petite morale au public.

Un vol acrobatique dans les airs

Vêtu d'une grande cape noire, crâne rasé, le ténor argentin Carlos Natale personnifie bien le désarroi d'Orlando. Cette voix à l'émission un peu nasale, claironnante dans l'aigu, fait passer la fragilité du chevalier déçu en amour. A l'autre bout du spectre, on se délecte du formidable talent d'Alberto Sousa en Pasquale. Ce jeune ténor portugais campe un écuyer truculent, fanfaron, coquin. Son air où il se vante d'avoir voyagé dans les pays de la terre pour impressionner Eurilla fait penser à l'air du catalogue de Leporello dans *Don Giovanni!* Fraîche, pimpante, dotée d'un timbre fruité, la soprano lausannoise Marie Lys campe très bien la jeune bergère. On admire aussi l'Alcina d'Héloïse Mas, mezzo-soprano française au bel abattage qui chante sa grande aria suspendue dans les airs! Cette voix longue et pulpeuse se joue des acrobaties vocales comme des acrobaties techniques.

Tricycle et tête de cheval

Anas Séguin profite de sa peau sombre (et de sa voix bien timbrée) pour signifier l'exotisme du guerrier Rodomonte, roi de Barbarie. On s'amuse de le voir circuler sur un étrange tricycle surmonté d'une tête de cheval, avec une lance, une hallebarde et un coupe-chou. Hélas, le ténor grec Christos Kechris (Medoro) était souffrant vendredi soir, et l'on a bien senti qu'il a fait le maximum avec un timbre un peu voilé. Outre le Caronte bien senti de René Perler (à la voix un rien matte), on salue aussi la soprano calabraise Rosaria Angotti dans le rôle d'Angelica. Même si celle-ci affiche quelques raideurs dans les vocalises, sa voix lyrique et sensuelle confère son raffinement à la musique de Haydn.

Quant à l'Orchestre de chambre fribourgeois mené par Laurent Gendre, il fait valoir les richesses de la partition, notamment aux bois. Hélas, les cordes ne sont pas toujours très unies et l'on souhaiterait plus d'entrain dans certaines scènes. Bref, il ne manque qu'un supplément d'électricité dans la fosse d'orchestre pour un spectacle par ailleurs très réussi.

«Orlando Paladino» de Haydn, Opéra de Fribourg.

Vendredi 13 janvier à 19h30 et dimanche 15 janvier à 17h.

www.operafribourg.ch

Dimanche 22 janvier au CO2 de La Tour-de-Trême, à Bulle.

Vendredi 17 février à 20h et dimanche 19 janvier à 15h à l'Opéra de Lausanne.

www.opera-lausanne.ch

FRIBOURG
Théâtre Équilibre,
15 janvier

Orlando paladino
Haydn

Rosaria Angotti (Angelica)
Christos Kechris (Medoro)
Carlos Natale (Orlando)
Alberto Sousa (Pasquale)
Marie Lys (Eurilla)
René Perler (Licone, Caronte)
Héloïse Mas (Alcina)

Anas Seguin (Rodomonte)
Laurent Gendre (dm)
Cédric Dorier (ms)
Adrien Moretti (d)
Agostino Cavalca (c)
Christophe Forey (l)

Alexandre Emery, directeur général de l'Opéra de Fribourg – maison qui a fêté, l'an passé, ses 30 ans –, ne cache pas sa passion pour Haydn, qui l'a conduit à programmer, en 2005-2006, *Il mondo della luna* (1777), puis, cette année, le plus rare *Orlando paladino* (1782). Même si nous n'allons pas jusqu'à totalement partager son enthousiasme, le conduisant à placer ces opéras sur le même plan que ceux de Mozart, force est de reconnaître que ce « *dramma eroicomico* » est une œuvre attachante, au livret complexe et à la musique éblouissante, qui juxtapose avec brio les tons héroïque, pastoral, bouffé et tragique.

Conduit d'une main sûre par Laurent Gendre, artisan fidèle, depuis 1993, de chaque production annuelle *in loco*, l'Orchestre de Chambre Fribourgeois montre sa solidité et sa belle pâte : un son parfois plus acéré et davantage de contrastes, et nous serions comblés.

La jeune distribution est globalement à la hauteur des exigences de la partition. Carlos Natale apporte sa présence et son ténor per-

cutant à Orlando, et son sens du texte fait merveille dans les nombreux récits accompagnés. La basse René Perler joue les utilités en Licone, mais prête à Caronte sa beauté de ligne – à défaut du creux dans le timbre – dans le sublime *arioso* « *Ombre insepoltte* ». Héloïse Mas fait briller son mezzo chaud en une Alcina pleine d'autorité, et le baryton Anas Seguin convainc en Rodomonte. Mais

Puisse ce délicieux spectacle être présenté en France !

c'est sans doute le couple *buffo* qui fait le plus d'effet : la soprano Marie Lys, au grand charme vocal et physique, campe une Eurilla toute de vivacité et de rouerie ; elle se fait pourtant un peu ravir la vedette par le ténor Alberto Sousa, impayable Pasquale.

Le couple *serio* (soprano/ténor, lui aussi) semble plus en retrait : Christos Kechris est

correct en Medoro, quoique parfois en difficulté dans l'aigu, et Rosaria Angotti se montre solide – c'est déjà beaucoup dans un rôle aussi redoutable que celui d'Angelica. Lui font néanmoins défaut la lumière dans le timbre, la souveraineté de la technique, ainsi que la noblesse de l'accent.

La mise en scène, il est vrai, n'aide ni l'un, ni l'autre. Présenter Angelica constamment en train de trépigner dans son lit ne plaide guère en sa faveur. De même, couper le passage, au début du III, où la jeune femme, attaquée par des brigands, se voit défendue par Medoro, prive ce dernier de sa seule occasion d'affirmer son héroïsme.

Cédric Dorier ne prend guère plus au sérieux Alcina, magicienne à l'entrée voltigeante spectaculaire, mais dont le sortilège sur Orlando tourne court, en plein finale du I, donnant lieu à une course-poursuite digne d'un dessin animé... Les personnages comiques l'inspirent davantage, à commencer par Rodomonte, juché sur une monture tenant à la fois du tricycle et du cheval à bascule,

OPÉRA magazine • 45

COMPTES RENDUS

À la scène

et traînant une valise au contenu improbable. Mais c'est à Orlando, seule vraie figure tragique par sa solitude quasi métaphysique, que Cédric Dorier accorde toute son attention. On n'oubliera pas, au III, le tableau bouleversant, car d'une plasticité rappelant les *Pietà* du baroque italien, d'un héros cédant enfin au sommeil, qui le guérira de son vain amour pour Angelica, entre les bras de Caronte.

Le décor d'Adrien Moretti, aussi surprenant qu'efficace – un empilement de cubes en bois figurant tour à tour, grâce à d'habiles changements à vue, un château, un paysage pastoral, une chambre, un dédale de couloirs, une grotte –, les costumes follement inventifs d'Agostino Cavalca, le travail très soigné de Christophe Forey sur les lumières, concourent à la beauté et à la réussite de cette nouvelle production.

Après Fribourg, ce délicieux spectacle va tourner en Suisse. Puisse-t-il être présenté ailleurs ensuite, notamment en France !

THIERRY GUYENNE



OPÉRA DE FRIBOURG/ALAIN WICHT

OPERNWELT, mars 2017

Im Gleichgewicht

vor gut fünf Jahren hat sich das kleine Fribourg ein neues Theaterhaus gegönnt. Der jüngste Wurf der örtlichen Opern-Compagnie: Haydns «Orlando Paladino»

Mehr oder weniger beschauliche Universitätsstädte wie Göttingen, Jena, Marburg oder Tübingen hatten nie ein Opernhaus und haben sich offenbar damit abgefunden. Das um einiges kleinere schweizerische Fribourg nicht. Nach einer hauchdünn mit 125 Stimmen Vorsprung entschiedenen Volksabstimmung wurden 2006 die 35 Millionen Franken (damals nur 23 Millionen Euro) bewilligt, die 2011 die Eröffnung eines Theaterneubaus in der Stadtmitte mit knapp 600 Plätzen erlaubten. Seither spielt die 1986 gegründete Opéra de Fribourg in diesem «Théâtre Équilibre» («Gleichgewicht»), mit einem ebenso simplen wie nachhaltigen Modell: eine einzige Produktion im Jahr, Premiere am 29. Dezember, Gala am Silvestertag, vier weitere Aufführungen im Januar.

Im 31. Jahr wählte man nach französischem Amusement (Offenbach und Chabrier), vorsichtigen Ausflügen in die Moderne (Honegger und Britten), nicht allzu aufwendigen Klassikern («Carmen» und Mozart) und manch ambitioniertem «Brocken» («Madama Butterfly», «Eugen Onegin» oder die Ende 2017 geplanten «Contes d'Hoffmann») zum zweiten Mal eine Haydn-Oper: «Orlando Paladino» aus dem Jahre 1782. Das Ergebnis ist beeindruckend: Die in einem Wettbewerb ausgewählte Sänger-Compagnie braucht keinen Vergleich mit den Ensembles etablierter Stadttheater zu scheuen. In der Titelrolle brilliert der in Buenos Aires und Salzburg ausgebildete Tenor Carlos Natale. Als Orlandos Diener begeistert der in London lebende Tenor-Buffo Alberto Sousa. Unter den Frauen sticht die aus den Vogesen stammende Héloïse Mas als Zauberin Alcina nicht nur durch präzise Tongebung, sondern auch mit einer akrobatischen Flug-Nummer heraus. Das 2008 gegründete Orchestre de Chambre Fribourgeois (OCF) garantiert unter seinem Leiter Laurent Gendre eine unaufgeregte Begleitung.

Die temporeiche Inszenierung des Lausanner Schauspielers und Regisseurs Cédric Dorier zielt auf die irrwitzigen Seiten eines Stücks, das mit schrillen Stilbrüchen eine Geschichte zweiten Grades erzählt: Ariosts Epos um den «Rasenden Roland» wird vom Libretto fortgesponnen und gleichzeitig persifliert. Adrien Morettis piffiges Bühnenbild lässt mit Bauklötzen wie aus Kindertagen einen beziehungsreichen Fantasieraum entstehen, Zäken stehen für den orientalischen Handlungsort. Die Regie bleibt in den kontemplativen Momenten des zweiten Aktes eher zurückhaltend, fasziniert jedoch immer wieder mit komödiantischem Feinschliff.

Natürlich kosten auch Nachwuchssänger und ein *ad hoc* bezahltes Orchester. Ein Jahresbudget von knapp einer Million Franken (oder Euro) wird ziemlich genau zur Hälfte durch Subventionen des Kantons, der Agglomeration Fribourg sowie des Lotteriefonds gedeckt. Das heißt nicht, dass – trotz relativ hoher Eintrittspreise mit nur zwei Kategorien: 90 und 75 Franken (84 und 70 Euro) – ein Eigenfinanzierungsgrad von 50% resultieren würde. Denn, wie Rechtsanwalt Alexandre Emery, im Nebenamt Generaldirektor des in den letzten Jahren zunehmend professionalisierten Unternehmens, erklärt, kommt Weiteres hinzu: Sponsoring und der en-bloc-Verkauf der Produktionen nach Bulle, der zweiten Stadt des Kantons, an die Opéra de Lausanne und immer wieder auch an französische Opernhäuser. In diesem Jahr übernimmt das Capitole in Toulouse eine vor zwei Jahren mit Lausanne und Tours koproduzierte «Entführung aus dem Serail». So schwer der Start in einer Bischofsstadt ohne Theatertradition (überdies nur 30 Kilometer vom Berner Opernhaus entfernt) war: Nach solchen Erfolgen sollte der Opéra de Fribourg eine gedeihliche Zukunft sicher sein.

| Anselm Gerhard

März 2017

Extrait de l'article :

«Le résultat est impressionnant: la troupe de chanteurs choisie sur auditions n'a pas à craindre la comparaison avec les distributions des grandes maisons d'opéra. Le ténor Carlos Natale, formé à Buenos Aires et à Salzburg, brille dans le rôle-titre. Le ténor-bouffe Alberto Sousa, établi à Londres, enthousiasme dans le rôle de son serviteur. Parmi les rôles féminins, Héloïse Mas, née dans les Vosges, qui interprète la magicienne Alcina excelle non seulement par une émission vocale précise, mais aussi par une scène de vol acrobatique. L'Orchestre de chambre Fribourgeois (OCF), fondé en 2008, sous la baguette de son chef Laurent Gendre fait preuve d'un accompagnement sobre et juste.

La mise en scène nerveuse et rythmée de l'acteur et metteur en scène lausannois Cédric Dorier mise sur les côtés fous du livret et travaille sur son aspect parodique, intégrant anachronismes et clins d'œil baroques. Il faut dire que l'épopée de l'Arioste autour du « Roland furieux » est respectée en même temps que ridiculisée par certaines scènes du livret. Les décors ingénieux d'Adrien Moretti font naître un espace de fantaisie permettant de nombreux liens tels des créneaux dentelés suggérant quelque chose d'oriental dans le lieu d'action. La mise en scène demeure sobre dans les moments contemplatifs du 2^e acte, mais fascine sans cesse de par sa théâtralité finement ciselée par le comédien-metteur en scène.»

Lausanne**Europe :** [Paris](#), [Londn](#), [Zurich](#), [Geneva](#), [Strasbourgq](#), [Bruxelles](#), [Gent](#)**America :** [New York](#), [San Francisco](#), [Montreal](#)**WORLD****Une belle découverte**

Lausanne



(© Alain Wicht)

Contemporain de Mozart, Joseph Haydn est plus connu pour ses oratorios et ses quatuors que pour ses opéras. Pourtant, le compositeur a écrit une quinzaine d'ouvrages lyriques, pratiquement tous tombés dans l'oubli aujourd'hui. Il faut donc savoir gré à l'Opéra de Lausanne d'avoir affiché deux représentations du très rare Orlando paladino (1782), dans une production créée en début d'année à Fribourg. Pour le metteur en scène Cédric Dorier, qui a été l'assistant de Patrice Caurier et Moshe Leiser, l'œuvre est un vaudeville avant l'heure, avec sa galerie de personnages typés, à la limite de la caricature, contrairement aux partitions plus dramatiques de Haendel et de Vivaldi inspirées, elles aussi, de L'Arioste. C'est pourquoi le côté comique, voire burlesque de l'ouvrage a été accentué, dans un décor bariolé en carton-pâte évoquant un château, sous forme de parodie hilarante des intrigues chevaleresques, qui a débuté avec l'arrivée tonitruante d'un soldat sur un cheval-bicyclette. Le public s'est délecté en suivant les amours d'Angelica et de Medoro, contrariées par Orlando qui en pince pour Angelica. Rien n'y fait, même les enchantements de la magicienne Alcina, Medoro est toujours amoureux jusqu'à ce qu'il soit plongé dans le fleuve de l'oubli... À relever que la direction d'acteurs a été particulièrement soignée.

La distribution vocale s'est révélée homogène et de bon niveau, avec des chanteurs ayant aussi des talents de comédiens. On signalera tout d'abord l'Alcina à la voix capiteuse et aux graves sonores d'Héloïse Mas, qui a réussi l'exploit de chanter en se balançant dans les airs, au-dessus du plateau. On retient également l'Eurilla pétillante et énergique de Marie Lys ainsi que le Pasquale truculent d'Alberto Sousa en écuyer poltron et espiègle. Le couple d'amoureux incarné par l'Angelica de Rosaria Angotti et le Medoro de Christos Kechris a semblé un peu plus en retrait. Carlos Natale a campé, pour sa part, un Orlando profondément humain et désespéré. A la tête de l'Orchestre de chambre frigourgeois, Laurent Gendre s'est montré très attentif aux nuances et aux couleurs de la partition, quand bien même on aurait pu souhaiter une lecture un peu plus vive et enlevée. Globalement une belle découverte !

Claudio Poloni

Orlando chez Kaamelott

↑ DU RYTHME ET DE L'HUMOUR

Donné le 6 décembre 1782 dans le théâtre du domaine d'Eszterháza, *Orlando Paladino* prend de singulières distances avec le drame baroque illustré cinquante ans auparavant par Haendel, Vivaldi et Porpora. Le couple formé par l'écuyer Pasquale (Alberto Sousa) et Eurilla (Marie Lys), la suivante d'Angelica, acquiert une importance considérable sous la plume de Nunziato Porta. C'est le fil que choisit de tirer la mise en scène bourrée d'humour signée Cédric Dorier.

ORLANDO PALADINO
de Haydn,
Lausanne, Opéra, 17 février

Menée avec un sens aigu du rythme, située dans un Moyen Âge enfantin, l'action convoque Rodomont (Anas Seguin) sur un tricycle et transforme Orlando en ténébreux fan de rock gothique. Alcina s'envole en vamp hollywoodienne platinée de pied en cap. L'Angelica de Rosaria Angotti, peu à l'aise avec sa ligne de chant rococo, impose une émotive présence, tout comme la capricieuse Alcina d'Héloïse Mas (photo). Doté d'un timbre solaire évoquant les couleurs de Juan Diego Flórez à ses débuts, l'Argentin Carlos Natale impressionne, notamment dans la folie de l'acte III, superbement orchestrée par Haydn. Mais l'Orchestre de chambre fribourgeois et la direction de Laurent Gendre aplatissent et gommant les



subtilités de l'élégante partition. D'autant plus regrettable si l'on se souvient que c'est à Lausanne, avec l'Orchestre de chambre éponyme, qu'Antal

Doráti grava, dans les années 1970, son intégrale toujours inégalée des opéras et symphonies de Papa Haydn... ♦
Vincent Borel

CULTURE



CÉDRIC DORIER Le metteur en scène a appréhendé «Orlando» comme il le fait à chaque fois quand il tombe amoureux d'un ouvrage: «Je lis, relis, écoute et réécoute jusqu'à ce que des images me viennent.»

Les passions selon Haydn

Lyrique. Invité à mettre en scène «Orlando Paladino», de Joseph Haydn, le Vaudois Cédric Dorier donne libre cours à son amour des sons, du jeu et des émotions contrastées. Rencontre dans les coulisses de la nouvelle production de l'Opéra de Fribourg.

DOMINIQUE ROSSET

Comédien à multiples facettes, metteur en scène, âme de la compagnie lausannoise Les Célébrants, Cédric Dorier développe ses activités scéniques avec une rigueur et une précision qui n'ont pas échappé à Alexandre Emery, directeur de l'Opéra de Fribourg. L'année de ses 40 ans, ce boulimique méthodique s'est vu confier la mise en scène d'un opéra à sa mesure, foisonnant et difficilement classable, alliant divertissement héroïco-comique, vaudeville, drame, folie, magie.

Jongleur de styles, Cédric Dorier s'est plongé avec délices dans la partition d'*Orlando Paladino*, opéra le plus abouti de Joseph Haydn, que le musicologue Marc Vignal n'hésite pas à comparer à *La flûte enchantée*

de Mozart. Composés à dix ans d'intervalle, les deux ouvrages entremêlent en effet les personnages et les situations les plus dissemblables avec une même liberté de ton et de dramaturgie.

«J'ai fait avec *Orlando* ce que je fais à chaque fois quand je tombe amoureux d'un ouvrage, relève Cédric Dorier. Je lis, relis, écoute et réécoute jusqu'à ce que des images me viennent. L'appropriation est d'abord visuelle. J'esquisse des croquis que je transmets à mon scénographe et c'est l'œuvre, intégrée au plus profond de moi, qui guide mes choix. Je me sens profondément à son service.» De là vient, sans doute, l'étendue de sa gamme de jeu et de mise en scène, susceptible de se réinventer en fonction de chaque projet. Mais l'influence de ses maîtres

à penser n'est pas anodine. Ils se nomment Patrice Caurier et Moshe Leiser, tandem artistique qui a fortement marqué la scène lyrique romande sous l'ère notamment de Renée Auphan. C'est lors du *Couronnement de Poppée* de Monteverdi, qu'ils mettaient en scène au Théâtre du Jorat, que Cédric Dorier, alors tout gosse, tombait en amour pour le théâtre et la musique. Des années plus tard, son diplôme d'art dramatique en poche, le comédien n'a cessé de solliciter Caurier et Leiser pour un stage d'assistant. La rencontre a finalement eu lieu et une véritable collaboration s'est établie. «J'ai appris à être à l'écoute de la musique, car c'est elle qu'il faut mettre en scène avant tout, analyse Cédric Dorier. Il faut en comprendre la mécanique et la fluidité pour trouver l'équilibre et la complémentarité de tous les paramètres en présence. J'ai réalisé que je fonctionne de la même manière dans le théâtre parlé: le texte se travaille comme une partition qu'il faut annoter et rendre avec précision, parce que les mots ont aussi besoin d'un rythme qui les révèle.»

UN AIR COMMEDIA DELL'ARTE

Partant à la découverte d'*Orlando Paladino*, le metteur en scène a été ébloui par son «potentiel de jeu théâtral associé à une musique somptueuse». Il a opté pour l'esprit des tréteaux, ludique, extravagant, ponctué de surprises. Les personnages – chevalier, princesse, magicienne, roi, soubrette – respirent l'air de la commedia dell'arte dans des costumes qui multiplient clins d'œil et références à des êtres romanesques ou des figures marquantes du siècle passé. Le jeu demeure cependant au service de leur vérité, faite de doutes et de contradictions, «au travers des corps, des gestes, des regards».

Quant au chant, cœur de la production, il est porté par de jeunes artistes confirmés qui, sous la direction de Laurent Gendre, cherchent eux aussi la ponctuation subtile, l'élan, le parcours des mots et celui des sons qui leur insufflent un surplus de sens et d'émotions. Associés dans ce projet, observés quelques instants lors d'une répétition, Cédric Dorier et Laurent Gendre apparaissent comme deux frères, unis dans une même quête qui, gorgée de concentration et de bonheur, se vit sous le regard malicieux et profond de celui que l'on a parfois surnommé «papa Haydn». Un géant de la musique. ■

«Orlando Paladino». Opéra en trois actes de Joseph Haydn, mise en scène de Cédric Dorier. Fribourg, Théâtre Equilibre, du 29 décembre au 15 janvier. Bulle, CO2, le 22 janvier. Opéra de Lausanne, les 17 et 19 février. www.operafribourg.ch

[Culture](#) [Musique](#) [Opéra de Lausanne](#)

Aux sources de la narration

Mercredi 15 février 2017 - Marie Alix Pleines

Le Lausannois Cédric Dorier met en scène la troupe itinérante de l'Opéra de Fribourg dans un *Orlando Paladino* de Haydn haut en couleur.

Le metteur en scène lausannois Cédric Dorier mène le bal de la production annuelle de l'Opéra de Fribourg.

©YANN AMSTUTZ

Homme de théâtre par sa formation au Conservatoire d'art dramatique de Lausanne, Cédric Dorier débute en 2001 une prometteuse carrière de comédien sous la direction de metteurs en scène reconnus tels Philippe Sireuil, Marc Lieber, ou le tandem Patrice Caurier et Moshe Leiser. Son activité dramaturgique éclectique, de Lausanne à Paris ou Montréal, comprend des interprétations de Racine, Voltaire, Molière, Mallarmé, comme Tchekhov ou N'Diaye.

Depuis 2009, il intervient régulièrement à titre de pédagogue et metteur en scène aux Teintureries et à la Manufacture à Lausanne, ainsi qu'à l'Ecole Serge Martin à Genève. En 2011, il met notamment en scène *Titus Andronicus* de Shakespeare au Théâtre du Grütli. Et en 2012, Cédric Dorier aborde *La Petite Fenarde russe* de Leos Janacek, un premier opéra avec l'atelier lyrique de la Haute Ecole de musique de Lausanne (HEMU). On le retrouve en 2016 sur le plateau lyrique intermittent de l'Opéra de Fribourg avec une mise en scène architecturée et dynamique de l'*Orlando Paladino* du très classique Joseph Haydn, à découvrir ces jours à Lausanne. Entretien.

Quelles différences de langage dramaturgique entre théâtre et opéra?

Cédric Dorier: L'art lyrique et le théâtre s'abreuve essentiellement à la même source. Il s'agit toujours de dégager les lignes de force ou de tension qui régissent les interactions des protagonistes et donnent du sens à la narration. Dans les deux cas, la dramaturgie est rythmée par une pulsation qui nourrit son élan dramatique. Lorsqu'il s'agit de musique, et plus particulièrement de chant où intervient également la parole, cette pulsation est par contre plus contraignante car inélabable. Paradoxalement, une fois intégrée, c'est précisément cette contrainte qui permet au metteur en scène de trouver sa liberté.

Mais lorsqu'on dirige de jeunes artistes, les formations respectives des chanteurs et des comédiens ne vous amènent-elles pas à des aménagements, particulièrement dans la mise en espace?

Pas vraiment. L'espace scénique s'équilibre entre déplacements physiques et narration, et dans les deux cas avec une précision quasi chorégraphique. S'il fallait relever une différence dans le travail préalable, je dirais que les chanteurs, plus encore que les acteurs, ont besoin d'indications spatiales et physiques minutieuses afin de pouvoir utiliser au mieux leur corps comme instrument expressif.

Traditionnellement, le discours lyrique classique est énoncé à travers une alternance de récitatifs narratifs et d'airs où l'affect peut s'épanouir, souvent à travers la répétition d'un même texte. Cette structure n'a-t-elle pas tendance à ralentir ou surcharger le déroulement de l'action?

Oui, c'est pourquoi nous avons travaillé en amont après une lecture approfondie du livret de Nunziato Porta, au regard de celle du poème *Orlando Furioso* de Ludovico Ariosto dont il est issu. J'ai effectué avec l'aide de Laurent Gendre (*directeur musical de l'Opéra de Fribourg, ndlr*) de nombreuses coupures dans les récitatifs, afin de ramasser l'action et d'en dynamiser la mise en scène.

Un véritable travail artisanal...

Cette structuration préalable de l'énergie narrative, gestuelle et scénographique est commune au théâtre et à l'opéra. Il s'agit de pouvoir jouer ensemble dans un cadre précisément prédéfini, qui permet aux acteurs d'interagir efficacement. Comme selon la formation anglo-saxonne de comédie musicale, l'instinct dramatique ne suffit pas. Il faut tout savoir faire: chanter, danser, jouer, et coordonner ces compétences par un cadre scénographique déterminé, des exercices de mise en condition qui permettent aux artistes d'identifier quasiment physiquement les motivations de leur personnage et ses relations avec les autres. Le secret de l'efficacité dramaturgique d'une mise en scène, qu'elle soit lyrique ou théâtrale, réside à mon sens dans cette immersion structurée.

Ven 17 février à 20h et dim 19 à 15h, Opéra de Lausanne. Renseignements et réservations : 021 315 40 20 ou www.opera-lausanne.ch

saison de l'opéra de lausanne : *orlando paladino*

Orlando, un anticonformiste

Formé au Conservatoire de Lausanne et aux côtés de metteurs en scènes tels que Patrice Caurier et Moshe Leiser, Jean-Yves Ruf et Philippe Sireuil, Cédric Dorier entretient un travail de comédien en parallèle à celui de metteur en scène. Il a déjà abordé la mise en scène d'opéra avec *La petite renarde rusée* de Leoš Janáček (HEMU de Lausanne), *Il Giasone* de Cavalli (HEM de Genève) et se tourne maintenant vers l'*Orlando Paladino* de Joseph Haydn, dans une production de l'Opéra de Fribourg. A cette occasion, il nous livre ses réflexions sur cette pièce et sur le travail spécifique des œuvres lyriques.

Comment situez-vous l'*Orlando Paladino* de Haydn vis-à-vis des autres œuvres issues de l'univers de l'Arioste, telles que l'*Orlando furioso* de Vivaldi ou *Alcina* de Haendel ?

Je n'ai pas étudié de près les opéras de Vivaldi et de Haendel, mais je sais qu'il y a dans ces œuvres une unité de style que Haydn a voulu dépasser. Dans son *Orlando Paladino*, Haydn joue sur la juxtaposition des styles, du comique au tragique, du fantastique à l'épique. Sans exclure la profondeur des sentiments, on est avec Haydn dans le vrai divertissement avec le brio de la partition, ses contrastes et ses ruptures de style. La parodie du genre épique et chevaleresque y a sa part, mais on y trouve aussi le serio, le buffo, le magique et le pastoral. C'est ce mariage des genres qui fait tout l'intérêt et la singularité de l'œuvre de Haydn.

Comment lire la folie du personnage d'Orlando ?

Dans l'œuvre de L'Arioste, l'amour d'Orlando pour Angelica est aggravé par la séduction et l'ambiguïté de la jeune femme. La folie amoureuse se joue à deux. Avec Haydn, on trouve un Orlando complètement enfermé et isolé dans son obsession amoureuse, dépossédé de lui-même. À la fois, c'est le seul qui souffre d'un véritable amour. On sent bien le désir du XVIII^e siècle de pouvoir maîtriser les passions par la logique et la raison, voire par la science - le traitement que subit Orlando aux enfers est, au

fond, une sorte de lobotomie. Cette déraison incontrôlable, ce côté complètement perdu du personnage en font un personnage quasi roman-



Cédric Dorier © Yann Amstutz

tique. Orlando est le seul personnage tragique de l'œuvre. Il m'importe de ne pas le condamner et d'en révéler la solitude.

Qu'est-ce que cette œuvre et ces légendes nous racontent aujourd'hui ?

Je n'ai pas cherché une actualisation forcée de l'œuvre. Je recherche plutôt le plaisir d'élargir le champ des possibles dans ce voyage qui nous promène à la fois du côté de la mythologie avec Caron, de la magie des contes de fée avec Alcina et les apparitions fantastiques. Il me semble qu'on rêve bien peu à notre époque et il

est important pour moi que les arts de la scène continuent d'ouvrir l'imaginaire, de défier le vraisemblable, de proposer du merveilleux. En outre, on peut aussi sentir dans l'œuvre de Haydn le passage de l'esprit du XVIII^e plus libre et libertin à celui du XIX^e siècle, plus bourgeois et casanier. Pour moi, le couple Angelica, Medoro est un couple très conformiste, banal, un peu poupée barbie. J'aime à penser qu'Orlando est une figure anticonformiste.

A propos du travail sur une œuvre de nature lyrique: quel est à votre rapport à l'écriture musicale, ici celle de Haydn ? Comment cela peut-il influencer votre lecture ou votre direction ?

A l'opéra, la musique est le paramètre nécessaire et incontestable à partir de quoi tout le travail se construit. Pour moi, la musique donne toutes les réponses. J'ai cherché, avec mon scénographe Adrien Moretti à rendre l'espace ludique, concret et stylisé qui, sous une apparente neutralité va se transformer tout au long du spectacle et permet des surprises. La référence au XVIII^e se situe davantage dans un décor à surprises que dans une reconstitution historique. Dans un deuxième temps il va s'agir de faire en sorte qu'on ait l'impression que la musique est induite par la mise en scène, comme si la mise en scène donnait naissance à la musique. Trouver la complémentarité, l'équilibre entre le visuel et la musique, entre le jeu et l'émotion générée par la musique, laisser parler l'œuvre plutôt que de vouloir absolument superposer du sens au sens, c'est ce qui m'intéresse, c'est mon plus grand défi.

Propos recueillis par Anouk Molendijk

Orlando Paladino de Joseph Haydn, dir. Laurent Gendre, m.e.s. Cédric Dorier, avec Rosaria Angotti, Carlos Natale, Alberto Sousa, Christos Kechris, Anas Seguin, Héroïse Mas, Marie Lys, René Perler, à l'Opéra de Fribourg du 29 décembre au 15 janvier, à Bulle le 22 janvier et à l'Opéra de Lausanne le 17 et 19 février. Informations et réservations sur www.operafribourg.ch, www.equilibre-nuithonie.ch, et Fribourg Tourisme et Région: 026 350 11 00.

Saison de l'Opéra de Lausanne: *Orlando Paladino*

Orlando, un anticonformiste

Formé au Conservatoire de Lausanne et aux côtés de metteurs en scènes tels que Patrice Caurier et Moshe Leiser, Jean-Yves Ruf et Philippe Sireuil, Cédric Dorier entretient un travail de comédien en parallèle à celui de metteur en scène. Il a déjà abordé la mise en scène d'opéra avec *La petite renarde rusée* de Leoš Janáček (HEMU de Lausanne), *Il Giasone* de Cavalli (HEM de Genève) et se tourne maintenant vers l'*Orlando Paladino* de Joseph Haydn, dans une production de l'Opéra de Fribourg. A cette occasion, il nous livre ses réflexions sur cette pièce et sur le travail spécifique des oeuvres lyriques.

A propos d'*Orlando Paladino*: Comment cette oeuvre se situe par rapport aux autres tirées de l'*Arioste* (*Orlando furioso* de Vivaldi, *Alcina* de Haendel)?

Je n'ai pas étudié de près les opéras de Vivaldi et de Haendel, mais je sais qu'il y a dans ces œuvres une unité de style que Haydn a voulu dépasser. Dans son *Orlando Paladino*, Haydn joue sur la juxtaposition des styles, du comique au tragique, du fantastique à l'épique. Sans exclure la profondeur des sentiments, on est avec Haydn dans le vrai divertissement avec le brio de la partition, ses contrastes et ses ruptures de style. La parodie du genre épique et chevaleresque y a sa part, mais on y trouve aussi le serio, le buffo, le magique et le pastoral. C'est ce mariage des genres qui fait tout l'intérêt et la singularité de l'œuvre de Haydn.

Comment lire la folie du personnage d'Orlando?

Dans l'œuvre de L'Arioste, l'amour d'Orlando pour Angelica est aggravé par la séduction et l'ambiguïté de la jeune femme. La folie amoureuse se joue à deux. Avec Haydn, on trouve un Orlando complètement enfermé et isolé dans son obsession amoureuse, dépossédé de lui-même. La jeune femme n'y a aucune part, elle en est simplement victime. À la fois, c'est le seul qui souffre d'un véritable amour. On sent bien le désir du XVIII^e siècle de pouvoir maîtriser les passions par la logique et la raison, voire par la science - le traitement que subit Orlando aux enfers est, au fond, une sorte de lobotomie. Cette déraison incontrôlable, ce côté complètement perdu du personnage en font un personnage quasi romantique. Orlando est le seul personnage tragique de l'œuvre. Il m'importe de ne pas le condamner et d'en révéler la solitude.

Qu'est-ce que cette oeuvre et ces légendes nous racontent aujourd'hui?

Je n'ai pas cherché une actualisation forcée de l'œuvre. Je recherche plutôt le plaisir d'élargir le champ des possibles dans ce voyage qui nous promène à la fois

du côté de la mythologie avec Caron, de la magie des contes de fée avec Alcina et les apparitions fantastiques. Il me semble qu'on rêve bien peu à notre époque et il est important pour moi que les arts de la scène continuent d'ouvrir l'imaginaire, de défier le vraisemblable, de proposer du merveilleux. En outre, on peut aussi sentir dans l'œuvre de Haydn le passage de l'esprit du XVIII^e plus libre et libertin à celui du XIX^e siècle, plus bourgeois et casanier. Pour moi, le couple Angelica, Medoro est un couple très conformiste, banal, un peu poupée barbie. J'aime à penser qu'Orlando est une figure anticonformiste et s'il faut absolument trouver une lecture contemporaine à l'œuvre, elle se situe peut-être là: dans la difficulté qu'on a, aujourd'hui, à se trouver à rebours de la société dans ses idées, ses croyances, ses modèles et ses sentiments. (cf. film *Captain fantastic* de Matt Ross...)

A propos du travail sur une oeuvre de nature lyrique: quel est à votre rapport à l'écriture musicale, ici celle de Haydn? Comment cela peut-il influencer votre lecture ou votre direction?

A l'opéra, la musique est le paramètre nécessaire et incontestable à partir de quoi tout le travail se construit. Même si cela peut varier d'une interprétation à l'autre, la partition définit a priori le temps et le rythme des scènes et du spectacle. Pour moi, la musique donne toutes les réponses. Le travail s'effectue en deux temps: mon premier travail est d'écouter la musique et de la réécouter sans cesse pour que je m'en imprègne et que je puisse à un moment donné visualiser l'espace où elle va pouvoir se déployer harmonieusement dans ses nuances, ses subtilités, sa fantaisie et ses coups de théâtre. C'est donc la musique qui suggère, pour ne pas dire impose mes choix scénographiques. Pour ce faire, l'écoute assidue de la musique me donne des réponses. J'ai cherché, avec mon scénographe Adrien Moretti à rendre l'espace ludique, concret et stylisé qui, sous une apparente neutralité va se transformer tout au long du spectacle et permet des surprises. La référence au XVIII^e se situe davantage dans un décor à surprises (la machinerie du théâtre) que dans une reconstitution historique.

Dans un deuxième temps, il va s'agir, par un juste retour des choses, de construire une mise en scène à ce point naturelle, organique, apparemment spontanée, fluide, évidente dans ses mouvements de décors, ses apparitions et disparitions de personnages, pour faire en sorte qu'on ait l'impression que la musique est induite par la mise en scène, comme si la mise en scène donnait naissance à la musique. Trouver la complémentarité, l'équilibre entre le visuel et la musique, entre le jeu et l'émotion générée par la musique, laisser parler l'œuvre plutôt que de vouloir absolument superposer du sens au sens, c'est ce qui m'intéresse, c'est mon plus grand défi.

Cédric DORIER
Metteur en scène



Reportage Le 12h45

RTS Un

04.01.2017

Regarder l'émission

Vertigo, Portrait C.Dorier

RTS-La 1ère

28.12.2016

Ecouter l'émission



Reportage La Télé.ch

23.12.2016

Regarder l'émission

Ces émissions peuvent être aussi consultées sur le site [lescelebrants.ch](http://www.lescelebrants.ch)
<http://www.lescelebrants.ch/orlandopaladino.html>

Contacts

Opéra de Fribourg

Direction générale | Alexandre Emery

Boulevard de Pérolles 5

Case postale 1106

1701 Fribourg

Tél. +41 (0)26 322 57 52

Fax +41 (0)26 323 17 68

email@operafribourg.ch

www.operafribourg.ch

Metteur en scène | Cédric Dorier

www.lescelebrants.ch